

a la hâte "d'en finir", de "lâcher" le morceau depuis que je le fignole - et il y a l'exigence d'aller jusqu'au bout de ce que me fait entrevoir l'instant présent, de ne pas me contenter d'à peu près, de ne pas me laisser bousculer, ni me laisser enfermer dans un "programme" à boucler, dans un "agenda" fixé d'avance. Je sais bien que dès l'instant où j'exclus l'imprévu, cet empêcheur de tourner en rond, mon travail perd sa qualité et son sens. Il devient "du gratte-papier". Je suis devenu très sensible, avec les années, à cette "petite différence" qui n'a l'air de rien, et qui est tout. Il arrive encore, rarement, qu'un tel virage s'amorce, en des moments de grande pesanteur - mais jamais pour longtemps. Quand ça prend ce chemin, le gosse il envoie tout balader - c'est même pas la peine d'essayer de continuer. L'envie même du travail, ce **désir** qui est autre chose que la fringale d'accumuler des pages ou de placer un point final - envie et désir soudain ont disparu, et tu te retrouves bêtement à noircir du papier. C'est vraiment plus la peine alors - il ne me reste plus qu'à rectifier le tir, et tout de suite !

Il y a toujours une certaine **impatience** dans le travail (une vieille connaissance à moi...), qui sans cesse me tire en avant. Il me semble que ce n'est pas la même que celle qui s'est mise à peser lourdement sur moi, depuis que je suis aux prises avec ces "Quatre Opérations". L'autre impatience n'est pas un poids qui pèse, mais bien une force qui tire. C'est le signe d'un appétit, non celui d'une lassitude ou d'une fatigue, ou d'une satiété. Ce n'est pas l'impatience d'accumuler, ou d'en avoir terminé, de "boucler" un programme, mais celle de connaître l'inconnu devant moi, sur le point de se livrer. C'est l'impatience de l'enfant nu, seul devant la mer infinie, de plonger en elle pour la connaître... ⁸²⁴(*)

Mais il est temps de revenir au récit des mésaventures de mon ami Zoghman, dans cette note prévue comme fin dernière de l'Apothéose. Comme je l'ai déjà dit, ce récit, Zoghman lui-même ne me le livre que par bribes éparses, ici et là, au hasard des lettres, coups de fils, rencontres, sûrement, la progression de la réflexion et l'écriture de l'Enterrement s'en sont ressentis, dans la partie, du moins, consacrée aux vicissitudes de mon ami. Je sens mieux à présent le sens de cette réticence, alors que tout attachement à un rôle de "victime" (que j'avais crû déceler l'an dernier) est évanoui (à supposer qu'il ait bel et bien été présent). Il y a dû y avoir aussi chez moi, à certains moments, une certaine saturation, s'exprimant dans une attitude genre "n'en jette plus, par pitié !". Ça n'a pas dû l'encourager. J'ai été agacé il faut dire d'une ritournelle "les japonais" ici et "Kashiwara" là, que Zoghman a dû entonner depuis quatre ans ou cinq, et il en avait vu avec eux, c'est vrai. Mais je savais bien, moi, que s'il en avait vu, et si son oeuvre était ainsi livrée au pillage, de façon quasiment officielle : "Allez-y bonnes gens, servez-vous à gogo, ne vous gênez surtout pas... !", ce n'était **pas** à cause de certains lointains japonais. C'était à cause des "**siens**" : ceux de la "petite famille"⁸²⁵(*) - des gens bien de chez nous, et qu'il ne nommait jamais si ce n'est pour citer leurs travaux avec tout le respect dû à leur haute réputation.

Je ne voulais plus en entendre parler, des Kashiwara et consorts ! Visiblement ça bloquait, et Zoghman a eu alors la sagesse et la patience de laisser tomber, sans pour autant se départir de son intérêt pour mon travail, et sans cesser de m'apporter ici et là un concours discret et efficace.

C'est à son dernier passage chez moi, débuts avril, que j'ai fini enfin par en prendre connaissance, du "paquet japonais". C'était un peu à mon corps défendant, d'abord. Je croyais que j'allais m'emmerder ferme dans d'inextricables histoires ultratechniques et des papiers illisibles (et en japonais encore, si ça se trouve...), que de toutes façons je ne lirai jamais - et puis non ! C'était simple comme bonjour - un peu "histoire de pick-pockets" dans les métros parisiens (ou plutôt, de Tokyo). Amusant même, pour tout dire (du moins, tant que c'est l'autre qui se fait faucher son porte-feuille...).

⁸²⁴(*) C'est là l'image déjà apparue dans la note "L'enfant et la mer - ou foi et doute" (n° 103).

⁸²⁵(*) (16 juin) Mebkhout tient à souligner, à ce sujet, qu'il a entièrement cessé de s'identifier à la "petite famille" en question.